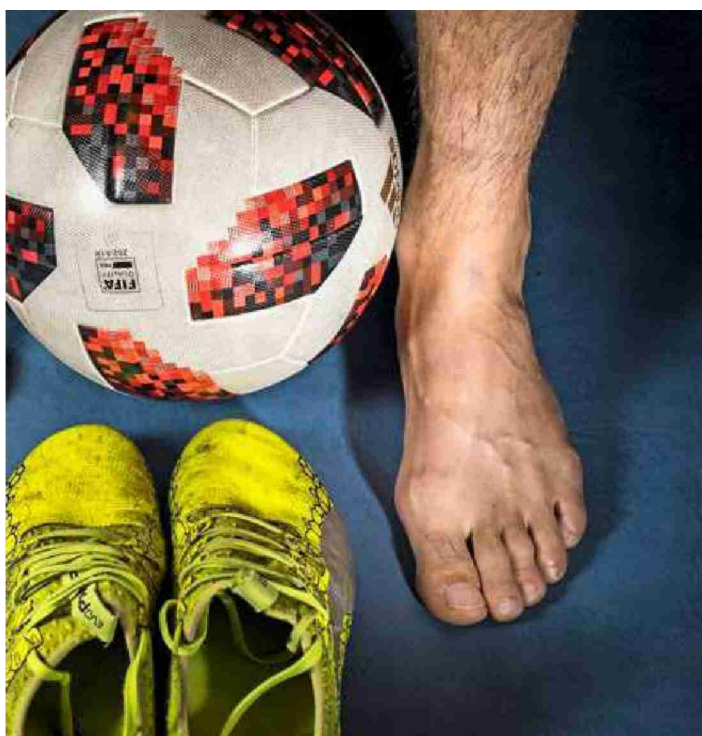




Ils travaillent d'arrache-pieds

Danseurs et footballeurs martyrisent leurs petons au quotidien. Les stigmatés laissés sur ces outils de travail si fragiles racontent une vie dure et méconnue.

TEXTES: UGO CURTY
ugo.curty@lematindimanche.ch
PHOTOS: DOM SMAZ



orteil en Coupe. «Le gardien est sorti comme un fou. J'ai juste eu le temps de pousser le ballon avant de me faire ramasser.» Ses doigts de pied avaient déjà souffert depuis le début de sa carrière. Plus jeune, Michaël Perrier mettait des chaussures trop serrées - «parce que j'avais l'impression de mieux toucher le ballon avec». En hiver, le cuir devenait plus rigide et le blessait à l'avant du pied. «J'ai eu des hématomes sur les orteils. Je les perçais moi-même. Je désinfectais une aiguille avec un briquet puis je vissais gentiment sur l'ongle, jusqu'à toucher la peau. Le sang sortait et la pression retombait.»

Michaël Perrier a commencé des études de physiothérapeute à Loèche. «J'ai les orteils valgus, c'est-à-dire qu'ils rentrent vers l'intérieur. Normalement, ce sont surtout les femmes qui souffrent de cela à cause de chaussures trop pointues.» Le milieu du SLO n'a mis les pieds qu'une seule fois chez le podologue. «Les footballeurs veulent jouer à tout prix. Même si la douleur est présente. Ils ne vont chez le médecin quand ça devient insupportable. C'est souvent trop tard.»



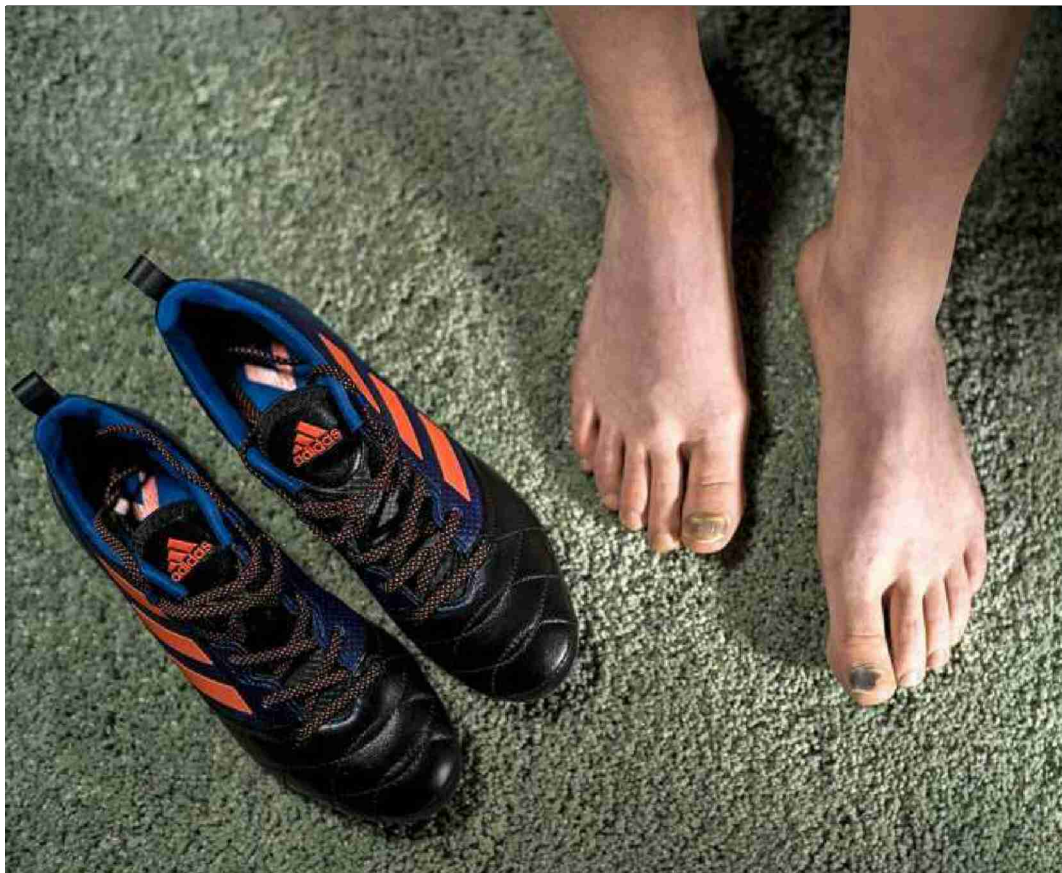
MICHAËL PERRIER

29 ans, joueur du
Stade-Lausanne-Ouchy
Vainqueur de la Coupe de
Suisse avec le FC Sion en 2015.

«Je me perçais les ongles avec une aiguille pour vider des hématomes sous les orteils.»

Le Valaisan a longtemps été persuadé d'avoir des pieds normaux. «Ma femme n'est pas du tout du même avis. Elle m'a fait remarquer qu'ils sont quand même bien amochés à cause du football.»

Cet été, l'ancien joueur d'Aarau s'est fracturé le gros



MIRJANA PAJOVIC

26 ans, joueuse du FC Yverdon Féminin en LNA. Ancienne internationale suisse M20.

«En général, je perds deux à trois ongles par saison.»

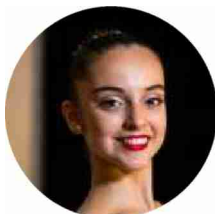
Au téléphone, la défenseur était un peu dubitative. «Vous voulez voir mes pieds? Mais ils ne sont pas beaux du tout.» Justement. Rendez-vous est

pris quelques jours plus tard. «Mes orteils sont toujours bleus à cause des coups que je prends. La nuit qui suit est difficile. Ça tape vraiment. Ensuite, il n'y a pas d'autres solutions que d'attendre que l'ongle tombe. En général, j'en perds deux à trois par saison.»

Ce sont les risques du métier, après tout. Paysagiste de profession, Mirjana Pajovic n'est pas du genre à se plaindre. «Au début, mes pieds n'étaient pas vraiment marqués par le football. Mais cela fait deux ans que je commence à avoir quelques problèmes.» Sa voûte plantaire s'est notamment affaïssée. «Quand le masseur du club

voit mes pieds, il me dit d'aller chez le podologue. Je n'y suis encore jamais allé, même si je devrais.» Dans le vestiaire, elle échappe pour l'instant aux plaisanteries de ses coéquipières. «Je pense surtout qu'elles n'osent pas regarder mes pieds», lâche la Vaudoise en rigolant. «Durant l'été, je mets du vernis pour couvrir un peu tout ça. Si vraiment, je peux aussi les cacher sous le sable à la plage.»

Avec les années, Mirjana Pajovic a vu la démocratisation des semelles adaptées et des chaussures sur mesure. «Par contre, chaque joueuse doit payer ça de sa poche. Ça représente vite un sacré budget.»



**PALOMA RAMIREZ
AZAMBUJA**

*15 ans, danseuse indépendante
à Buenos Aires. Participante
au Prix de Lausanne en juniors.*

«Quand j'ai commencé le ballet, j'avais les pieds en sang.»

À 15 ans, la danseuse de Buenos Aires en a déjà près de dix ans de ballet dans les pattes. Elle garde un souvenir vivace de ses premières arabesques.

«Au début, c'était terrible. J'avais l'impression que mes chaussons étaient durs comme du carton. J'avais des cloques partout et mes pieds étaient en sang. Aujourd'hui, ma peau s'est endurcie à force de m'entraîner.» L'adolescente en parle sans se départir de sa voix guillerette. «Après tout, les douleurs sont un aspect à part entière de la danse. Je fais avec car j'aime le ballet plus que tout. C'est un art qui demande énormément, à tous les niveaux. Beaucoup de jeunes arrêtent parce que c'est trop pour eux.» Une fois par semaine, Paloma Ramirez Azambuja trempe ses pieds meurtris dans un bac d'eau avec des glaçons et un peu de

sel. «Avec les années et l'expérience, j'ai appris à mieux les protéger. Pour les cloques, j'utilise des pansements spéciaux d'une marque américaine qui s'appellent «points de danseurs.»

En plus des leçons de ballet, l'Argentine s'astreint à une heure de préparation physique quotidienne, alternant entre pilate et salle de force. «Ma musculature joue un rôle double. D'une part, elle me permet d'avoir une technique plus précise. De l'autre, j'évite au maximum les blessures graves.» Après la séance photos, elle est repartie le cœur léger vers ses parents qui l'attendaient dans le hall.



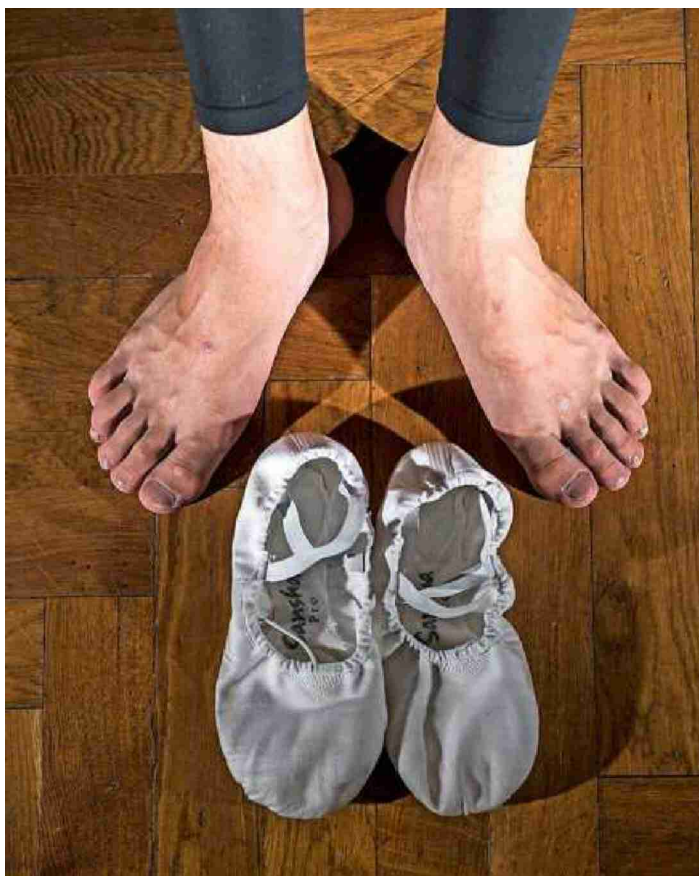
GABRIEL FIGUEREDO

18 ans, danseur brésilien
du Ballet de Stuttgart.
Participant au Prix
de Lausanne en seniors.

«J'ai parfois tellement mal que je n'arrive pas à me lever.»

Les premiers symptômes sont arrivés alors qu'il n'avait que 15 ans. Depuis, Gabriel Figueredo vit avec des douleurs chroniques dans les talons, à cause d'une inflammation au tendon d'Achille. «C'est un grand classique chez les danseurs, explique timidement le jeune homme. Il faut enchaîner les séances chez le physio pour atténuer la blessure. J'ai parfois tellement mal que je n'arrive pas à me lever le matin. Mais tu n'as pas le choix, il faut serrer les dents.»

Une fois ses chaussons retirés, le Brésilien pose ses deux pattes sur le parquet du Théâtre de Beaulieu. Sa musculature impressionnante lui donne des allures de statue grecque. «Parfois, j'ai un peu honte de l'aspect de mes pieds. Mais j'ai vu bien pire dans le milieu. Quand je sors



l'été avec des amis qui ne sont pas danseurs, c'est un peu bizarre.»

Massage, crème, bandages, il en prend soin au quotidien pour éviter les lésions. «Même si je fais attention, les blessures sont inévitables. Ces coups durs font surtout mal au mental. Je me sens déprimé. Il faut essayer de se focaliser

sur le positif, sur le retour à la compétition.»

La détermination de Gabriel Figueredo reprend vite le dessus. «J'ai tout quitté, le Brésil, ma famille, mes proches à 13 ans, pour rejoindre le Ballet de Stuttgart. Du jour au lendemain, j'ai dû être autonome. Mais je suis prêt à tout pour atteindre mon rêve.»